

Georges Geoffroy, artiste savinois

Je suis le petit-fils de **Georges Geoffroy**.

Depuis quelques années, retraité à mon tour, comme pour lui c'est le retour aux sources : **Saint-Savinien**.



Août 1984 – Georges Geoffroy, 96 ans et l'auteur

Éloigné géographiquement, mais attaché sentimentalement à ce village, toute ma vie j'ai curieusement su puiser, même à distance, ce réconfort qui fut parfois indispensable face à une nouvelle difficulté imprévue qui surgissait dans les lointains pays où j'ai vécu.

Comment expliquer cet étrange sentiment de paix dont je suis imprégné, à chacun de mes retours, systématiquement, dès lors qu'après avoir passé Taillebourg, j'amorce la grande descente vers la vallée de cette belle et paresseuse Charente, celle-là même qui forgea mes premières rêveries d'explorateur. Seraient-ce mes chromosomes qui hurlent de joie à l'approche de leurs racines ?

Grand-père a fort heureusement laissé de nombreux écrits et traces de son "banal vécu" — prétendait-il modestement.

Aussi par ces lignes, souhaité-je vous apporter le témoignage d'une époque pas si lointaine durant laquelle les choses de la vie n'étaient pas faciles. Je pense que nous nous devons de transmettre ces souvenirs à nos chères *petites têtes blondes*... et pourquoi pas ? rappeler aux nôtres, blanchies par le temps qui passe... hélas ! trop vite, ce d'antan... plein de regrets.

Mon grand-père est né le 1^{er} décembre 1889 à Saint-Savinien, au domicile de ses grands-parents maternels, la famille **Villain, Jean et Marie**.

Jean avait pour métier *cordelier*. Avec les grands besoins en cordages des bateliers installés en contrebas, sur le bord du fleuve, pour y charger les lourds blocs de pierre sur les gabares, il ne devait pas chômer. Sur le dénombrement (recensement) de 1891 — l'extraction de la pierre des carrières souterraines touchait alors à sa fin et l'on y produisait déjà des champignons — **Jean Villain** est porté *cultivateur*, ce qui signifie qu'il dispose de terres.

Marie était *mère au foyer* ; elle travaillait aux champs, en qualité d'employée occasionnelle, suivant les besoins et les saisons, de lavandière

aussi parfois, et... pour se délasser sans doute, elle cultivait son jardin car les temps étaient durs.

Ils auraient habité à la sortie du village, du côté nord-est, sur les hauteurs, en bordure du quartier dit "Les Barrières", sur la rue qui mène au cimetière tout proche, près de la voie ferrée et avant de la traverser ; sans plus de précisions, mais je trouve cela déjà très bien.

Une anecdote. **Jean** avait tardivement reçu en cadeau, de la part de son gendre **Charles**, un perroquet ! Dans nos régions, à cette époque : « *Bon'gens, c't'y bèn étrange asteure, un oiseau si bavard.* » Parce qu'il causait parfaitement, ce "jacquot-là".

Instruit par ? on ne saura jamais qui ! C'est ainsi que retrouvé, oublié avec sa jolie cage dans une voiture de deuxième classe du train pour Niort, et n'ayant pas fait l'objet d'une réclamation, après avoir été nourri de nombreux mois par les employés cheminots, le chef de gare décida de faire une tombola pour s'en débarrasser. (Le règlement ne le permet-il pas, après un an et... UN jour ?)

C'est ainsi que "Jacquot", gagné à la loterie par **Charles Geoffroy**, cheminot, entra dans la famille **Villain**, puisqu'il l'offrit à son beau-père **Jean**.

L'histoire, banale sur le fond, aurait pu s'arrêter là, mais. « *V'là t'y pas qu'le Père Jean...* », anticlérical notoire, profita des dons exceptionnels de son perroquet pour lui apprendre les insultes et les mots les plus grossiers que la morale réprouve. (Donc, il devait s'en priver, par probable crainte du gendarme.)

Problème récurrent puisque les propos de "Jacquot", parfaitement orientés et suffisamment précis, ne pouvaient s'adresser qu'à M. le curé.

C'était donc un sujet à scandale quasiment quotidien, à chaque fois que le pauvre homme, par obligations de l'exercice de son ministère, devait passer devant la fenêtre de la maison de monsieur **Jean Villain**, mon arrière-arrière-grand-père, fenêtre à laquelle était accrochée en permanence la cage de "Jacquot" qui, paraît-il, repérait de loin la soutane du pauvre monsieur le curé ; et par suite ne l'épargnait pas !

Cela dura des années, jusqu'au décès de **Jean** et le départ de "Jacquot" pour sa nouvelle destinée, Saintes, où il dut probablement vivre très, très longtemps, comme tout perroquet qui se respecte.

Mon grand-père quitta Saint-Savinien le 15 décembre 1889 pour Saintes — il avait quinze jours — avec ses parents, son père, cheminot, ayant là sa nouvelle affectation.

Cependant, il revint rapidement à Saint-Savinien pour être confié à ses grands-parents : « *Pour seulement quatre mois, Maman... le temps de nous organiser.* » Cela dura six ans !

Pourtant durant cette période, il y eut la naissance d'un petit frère : **Noël William**, Noël parce qu'il était né à Noël et William du fait que son père s'était fait pasteur anglican et qu'il aimait tant tout ce qui touchait à Londres qu'il resta jusqu'à sa mort fidèle à la coupe de cheveux dite "Aux enfants d'Édouard".

Puis ce fut une petite sœur : **Charlotte**.

Georges, Noël et **Charlotte** eurent tous les trois la méningite. **Georges** s'en sortit, après quarante jours de fièvre. Mais **Noël** et **Charlotte**, plus tard, en moururent. **Georges** avait alors cinq ans, c'était en 1894-1895.

En 1894, son père fut muté à La Rochelle en qualité de visiteur. *Visiteur*, cela consiste à "sonder" les rails et les roues en tapant dessus avec un marteau à long manche. Suivant le son perçu, une oreille exercée doit discerner s'il y a un problème du type fêlure, cassure ou desserrage.

En 1895, les parents récupérèrent **Georges** et s'installèrent à Tasdon, quartier de La Rochelle, au numéro 23, rue de la Madeleine où sa mère créa un magasin de *nouveautés*.

En 1896, le petit **Georges**, redevenu "gênant", fut expédié chez un oncle douanier, au Bec d'Ambès. Suite à l'arrivée d'une petite sœur, **Georgette**, retour à Saint-Savinien, puis Tasdon et Mirambeau où sa mère ouvrit le "Magasin Vert". Le couple **Geoffroy** avait divorcé.

De 1895 à 1902, en raison des affectations de son père et autres problèmes de famille, **Georges** changea sept fois d'école : Saint-Savinien, Tasdon, La Bergerie/Mirambeau, Tonneins. Mais il aimait étudier et il était studieux, aussi cela ne fut pas son principal handicap.

En 1902, il obtint son certificat d'études et fut "casé" chez monsieur **Legros**, pharmacien à Coutras en Gironde. Il touchait 5 F plus les pourboires ; il envoyait les 5 F à sa mère et se nourrissait avec les pourboires. Au bout de quatre mois, sa mère estima que son fils méritait dix francs par jour. Alors ?... monsieur **Legros** lui renvoya son fiston !

Par la suite, sa mère pensa qu'il pourrait devenir "ingénieur agronome" et elle l'expédia à Nantes, à l'École d'agriculture "Thomas Dobrée", en qualité de pensionnaire. **Georges** fut mis dans le train, en gare de La Rochelle, avec quelques sous en poche et un billet épinglé au revers du veston "Au bon cœur des cheminots", pour deux changements de train. Fils de cheminot, la solidarité joua son rôle et le trajet se fit sans encombre.

Courte et mauvaise expérience, en raison du non règlement de la pension. Dans un premier temps, il fut donc employé comme "homme de peine" au lieu d'étudier, mais la situation perdurant, il fut remis dans le train et renvoyé dans son foyer, à Mirambeau.

Georges a presque quatorze ans. Il entre comme "saute-ruisseau" (entendre coursier) chez maître **Gondrand**, un jeune notaire de Mirambeau. Salaire de 10 F pour les courses et remises des plis. Mais il avait une belle écriture... alors, en plus, il aidait "l'expéditeur" en titre pour 25 centimes la page de 25 lignes.

C'était très lucratif ! mais, hélas ! seulement en période de bourre.

Heureusement, maître **Gondrand** avait des vues sur une douce (et riche ?) fiancée. Cela coûte cher une étude. Alors pas question de se loucher. Chaque jour, le soupirant envoyait à la charmante, prose et vers pour lui confirmer sa

flamme. Quant aux vers, il fut estimé convenable de les illustrer (avec des dessins empruntés aux œuvres de Musset). Comme **Grand-père** avait le don du dessin (« *Et je m'y connais* », affirmait maître **Gondrand** qui, lui, ne l'avait pas !) **Georges** dessinait, dessinait... gratuitement, et n'avait plus le temps d'aider "l'expéditionnaire".

Grave manque à gagner, compensé par une plus grande autonomie et moins d'obligations de rester à l'étude. **Grand-père**, qui aimait particulièrement ses passages à la poste de Mirambeau pour les expéditions du courrier, en profita largement. Tout l'intéressait, les lettres que l'on classe pour la préparation des tournées de distributions, le mystérieux téléphone, parfaitement déroutant et par-dessus tout... le morse ! Sans oublier... une jolie blondinette.

Monsieur **Martin**, le receveur, perçut son intérêt : « *Quel âge as-tu ?* ». « *Quatorze ans et six mois, Monsieur* ». « *Dans les PTT, on engage à partir de quinze ans... mais tu me parais bien vif, reviens donc demain avec ta mère.* »

Monsieur **Martin**, receveur principal, avait un pied-bot ; il était claudiquant et lourdement appareillé, avec tout un système d'articulations métalliques très bruyant. C'était parfaitement impressionnant. Comme dans l'administration les infirmes n'étaient alors pas acceptés, en règle générale, il est fort probable qu'il connaissait les limites du piston et pouvait en disposer. Il en disposa. C'est ainsi que **Grand-père** fut engagé, à la poste de Mirambeau en 1904, à quatorze ans et sept mois et c'est là que se termina l'enfance de **Georges Geoffroy**.

Monsieur **Martin** était un homme de cœur, ayant perçu les facilités de **Georges**, il l'aida à l'étude du morse et le prit sous sa coupe pour une formation accélérée. Hélas ! dix mois après, **Georges** tomba gravement malade : une mauvaise bronchite attrapée dans sa chambre non chauffée située sous les toits dans une vieille maison en rase campagne.

Il rejoignit sa mère à Mortagne, il se soigna, puis fit un remplacement à la Poste, "au morse" bien sûr. Parfaitement rétabli — nous sommes en 1906 — il fut question de rejoindre son père à La Rochelle.

Arrêt à Saint-Savinien pour voir sa grand-mère qu'il n'avait plus vue depuis quatre ans, puis visite de la tombe du **grand-père Villain**, mort entre temps ; ensuite, destination Tasdon/La Rochelle, accueilli par son père et sa **grand-mère Geoffroy** habitant la même maison.

Rapidement, se posa le problème de son avenir ; passer le concours des PTT prévu pour quatre mois plus tard était une bonne option. Son père lui paya les "Cours Pigier" pour combler les lacunes... Il travailla très dur, mais il y avait 5 000 candidats pour 800 postes et **Georges Geoffroy** fut 1 245^e. Il pouvait envisager une carrière plus modeste, de facteur intérimaire, puis être titularisé, passer des examens, devenir receveur... principal peut-être. Mais son père lui objecta : « *Tu n'y penses pas ? et ma réputation, mon fils petit facteur !* »

Par relation, **Grand-père** put rentrer au service d'un autre notaire, maître **Bonnot**. Bon mois, mauvais mois, il pouvait gagner de 55 à 65 F. Donc, il donnait 50 F à son père pour participation aux frais de la maison ; avec la différence et les étrennes pour services rendus, il lui restait de 25 à 30 F d'argent de poche, pour la toute première fois !

Alors, il s'inscrivit pour suivre des cours de dessin et de peinture. Monsieur **Fursy de Lavault**, conservateur du musée des Beaux-Arts de La Rochelle, le remarqua ; il s'intéressa à son travail et l'aida dans sa progression. Preuve de son estime, il lui fit cadeau de tout un attirail de peinture, en très mauvais état, ayant appartenu à... Corot, sa référence. **Georges** le répara et très fier utilisa ce matériel durant de très nombreuses années.

Pourtant il lui fallut à nouveau changer de travail, en raison de difficultés financières graves dans la famille. Ainsi **Grand-père** dut postuler à une place d'aide-géomètre topographe.

La ville de La Rochelle ayant prévu la destruction des remparts, il obtint le poste. Durant deux ans, trimbalant son lourd matériel, il effectua des visées, contre-visées, releva des chiffres, les additionna, multiplia, compara. Par tous les temps ! grimper, descendre, escalader talus et éboulements. Compte tenu de sa fragile constitution, ce fut très dur pour lui.

Arriva 1911. Il avait 20 ans et il fut question d'accomplir ses obligations militaires. L'armée ne l'accepta qu'en qualité "d'auxiliaire" en raison de son gabarit : 50,5 kg pour 1,60 m. Deux ans après, malgré le "rata" et l'entraînement, il pesait toujours 51 kg ! Alors, il fut finalement réformé pour "insuffisance physique"... C'était le 25 août 1913.

Ainsi son avenir n'augurait rien de bon...

Grand-père avait un ami d'enfance, **Émile Brugerolles**, qu'il avait retrouvé à La Rochelle, plus chanceux que lui et de bonne famille ; il avait fait des études et était devenu enseignant.

À cette époque, **Émile Brugerolles** occupait un poste d'instituteur en Tunisie, à Gabès. Au courant des difficultés de son ami, ayant connaissance des opportunités d'embauche qui s'offraient localement, dans le Sud tunisien, il prit sur lui de remplir un dossier de candidature au nom de son copain, mentant effrontément sur ses qualifications et diplômes.

La candidature fut acceptée et le plus difficile semble avoir été de convaincre **Grand-père** qu'il n'y avait aucune réelle supercherie, que cela ne portait préjudice à personne. Il est vrai qu'il était seulement question d'un poste à pourvoir à la "Compagnie Territoriale, la Sfax Gafsa" installée dans le Sud tunisien et que de ce fait les volontaires n'étaient pas légion.

Cette compagnie ferroviaire transportait le phosphate, extrait des mines de la région de Gafsa, jusqu'au port de Sfax d'où il partait à destination de l'Europe.

Grand-père rouspéta un peu, forcé dans ses "sacro-saints" principes ; son ami insista, et par suite, persuadé que "la France le rejetant, il n'y avait rien d'infamant", il accepta le contrat proposé.

Il embarqua au port de Marseille, fin septembre 1913, sur un vieux bateau, un cargo mixte, le Nafta, un "Noye-Fous" de 4 200 tonnes.

Coût du billet 50 F, pour une traversée sur une chaise longue installée dans une coursive de l'entrepont. Après une courte halte à Tunis, son train arrive en gare de Sfax, le 4 octobre 1913.

Il est 14 heures et c'est au beau milieu d'une tempête de sable, le sirocco. **Brugerolles** avait tout prévu ; il lui avait même trouvé une chambre meublée chez sa belle-sœur madame **Boméa**, femme d'officier, chez qui il rencontra ma grand-mère quelques semaines plus tard.

Commentaire de **Grand-père** : « *Émile, le pote, ami sincère, le frangin, à qui je dus ma réussite professionnelle, ma situation, se maria en 1913. Rappelé en France pour faire la guerre, il fut tué à Verdun. Ainsi ce sage, cet antimilitariste, nommé capitaine, qui avait tout pour réussir sa vie, mourut au combat, sans connaître son fils qu'il voulut appeler "Georges". Et moi, le fruit sec, la "crevette", rescapé de 14-18, grâce à la loi Diabez, j'ai 88 ans et une dent qui pousse !... »*

Arrivé en poste, à Sfax, le préposé au téléphone/morse, malade, ayant été "évacué sanitaire", **Grand-père** le remplaça. Durant huit mois, il fut donc plus postier que cheminot. Merci **Mirambeau** !

Ensuite, il fut affecté à Maknassy, le 12 juin 1914, un petit poste de contrôle du trafic à 125 km plein ouest de Sfax, autant dire, un petit hangar en tôles ondulées au milieu des dunes, au milieu de rien, avec 45° à l'ombre, sept Français, cinq cents ouvriers, Arabes.

Après Maknassy, il passa quelques mois à Matmata, autre poste, mais situé au sud de Sfax — où il convient de rajouter 2 degrés, par rapport à la température de Sfax.

Puis son *pensum* de jeune recruté accompli, responsabilités accrues, galons acquis, il fut affecté définitivement à Sfax où il grimpa tous les échelons de la hiérarchie établie, menant au poste de "chef de station".

Long parcours de trente-cinq ans !

En 1925, **Georges Geoffroy** et **Juliette Rosso**, née en Algérie de migrants italiens, se marièrent à Bône en Algérie.

À Sfax, ils firent construire leur maison, dans un quartier excentré dit "Moulin Ville", c'est-à-dire proche des premières dunes qui menaçaient la ville, à 2 km de la mer, au fond d'une impasse sableuse.

Grand-père était un homme casanier. Il s'était organisé une vie toute simple, essentiellement fondée sur son travail et sa famille. Pudique, il aimait à dire qu'il n'avait aucun mérite, le choix était vite fait. Avec un quarante degrés à l'extérieur des bureaux, dans les rues désertes jusqu'après la tombée du jour, que faire d'autre que de rentrer rapidement chez soi, à vélo ?

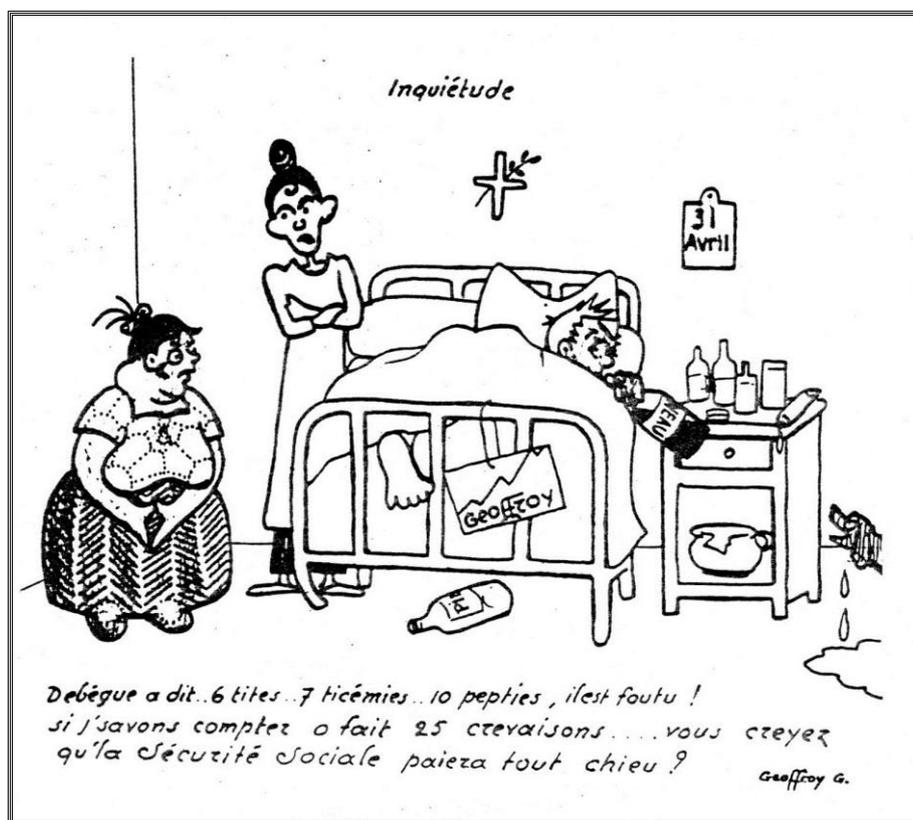
D'autant qu'il s'était réservé une petite pièce, interdite à tous, sauf à moi, son petit-fils... mais seulement la tête, passée discrètement dans l'entrebâillement de la porte.

Il s'était trouvé de nombreuses pistes d'intérêt, d'abord la peinture — sa passion — débordant sur le dessin, d'où les portraits "sanguine" et "fusain", les caricatures de la vie quotidienne et des visages rencontrés ; sur demande ou à l'arraché, avouées ou occultées, pour son plaisir, il en riait alors tout seul, ce qui avait le don d'agacer ma rigide grand-mère.

Il était très fier d'avoir dessiné la page de garde de "La Dépêche Sfaxienne" le journal local, honoré que *Le Canard Enchaîné* et *Le Monde* acceptent ses dessins.



Sanguine de Georges Geoffroy
Le quai du Port – Au premier plan, un brick anglais (200 tonneaux)



Georges Geoffroy se met en scène

Il lisait beaucoup et entretenait une correspondance assidue avec des "amis" semés de par le monde et qu'il ne rencontrera jamais.

Il fut correspondant de trois journaux de philatélie de 1920 à 1945 : lui-même était un collectionneur de timbres averti et son expertise était parfaitement reconnue par son club. Ne prétendait-il pas avoir acheté sa maison de Saint-Savinien avec le montant de la vente de toutes ses collections, en 1947 ? Personnellement, j'y crois.

Passionné de la photo, il s'était installé une "chambre noire" pour développer à discrétion et surtout à moindre coût, toutes les pellicules "gâchées", disait-il... Mais son œil était sûr et son Kodak, avec objectif à soufflet, implacable.

Lors du passage des troupes françaises et américaines à Sfax, ce mini-studio parut bien pratique et il fut utilisé sans complexe par les correspondants de guerre, tout heureux du double prétexte offert : le calme et la discrétion pour le tirage de leurs photos et le café de "M'am" **Geoffroy** ! Ils furent, tous, très généreux, affirmait **Grand-père**... en rouleaux de pellicule et en café.

Enfin, réminiscence de son enfance à La Rochelle où il aimait traîner sur les quais avec ses petits copains pour tenter de faire flotter les vieilles boîtes de sardines, ou celle du jeune peintre qui s'essayait à capturer les derniers rayons de soleil accrochés à "La Tour des Quatre Sergents" ? À cause de cela peut-être, il était resté, aux portes du désert, un grand amoureux de la mer et des bateaux.

Ainsi il entreprit une œuvre colossale qui l'occupa toute sa vie de "blédard". Il dessina à l'encre de Chine et à "la plume Sergent-Major", pratiquement tous les bateaux de la Marine de guerre française et certains contemporains ennemis, depuis les grands voiliers armés jusqu'aux navires récents et aussi quelques sous-marins, au total mille deux cents plumes — ouvrage qu'il offrit au musée national de la Marine à Toulon.

Trop loin pour les observer de visu, il travaillait à partir de peintures anciennes, archives, cartes postales et photos. Il convient d'imaginer le volume des correspondances échangées, car chaque dessin était complété par un texte manuscrit donnant toutes les caractéristiques du navire : son équipage, son armement, les modifications apportées, et... sa destinée. Ses connaissances en la matière étaient sans bornes.

Georges et **Juliette Geoffroy** eurent trois enfants : **Suzanne**, **Roger** et **Germaine**, tous nés à Sfax. **Suzanne** et **Roger** eurent à leur tour chacun deux enfants : **Guy** et **Roland** pour **Suzanne**, **Danielle** et **Gérard** pour **Roger**, **Germaine** n'en eut pas.

En 1947, **Grand-père** était âgé de 58 ans. Il avait donc passé trente-quatre ans "non stop" à Sfax, dans le Sud tunisien. Ainsi, du fait des conditions contractuelles de son engagement, il avait le droit de partir à la retraite, avec tous les avantages dus à son rang (échelle/échelons).

Rentrer en France n'était pas vraiment son souhait, encore moins celui de ma grand-mère. Après une vie passée dans des conditions imaginables, ils étaient bien et... "chez eux".

Mais en 1946, premières grèves et quelques émeutes à Sfax. En 1947, aggravation des tensions et répression.

Grand-père était un homme sage, non violent, peu têtu, très proche, à l'écoute du "petit peuple", ses ouvriers. Et, sans doute, avait-il toujours gardé dans son cœur et dans son esprit le souvenir rafraîchissant des berges verdoyantes de la Charente, de son village natal, Saint-Savinien ?

Alors, il hésita sans doute très peu, après avoir trouvé devant la porte de la villa, une petite boîte noire en forme de "plumier", mais qui n'était pas spécialement prévue pour y ranger des crayons... Il décida donc de vendre sa

maison de Sfax, dans les désastreuses conditions que l'on peut supposer et d'en acheter une à Saint-Savinien, au numéro 53 du quai des Fleurs.

Plus d'un demi-siècle après, la maison est toujours là, près de la Charente, avec une façade à peu près semblable, mais aujourd'hui son intérieur, "transformé" pour l'activité d'une auberge fermée depuis plusieurs années, a été totalement saccagé.

Ils y vécurent tranquilles et heureux, malgré un climat qu'ils avaient oublié. **Grand-père**, incorrigible optimiste, ne cessait de vouloir démontrer à ma bouillante grand-mère, d'origine italienne, qui ne put jamais en accepter le fait, que vendre sa maison rapidement, au quart de sa valeur, était beaucoup plus avantageux que d'y laisser la peau en prime, en s'attardant.

Heureusement, mes grands-parents étaient souvent revenus à Saint-Savinien durant le temps de leur expatriation pour présenter les enfants aux parents... "pour se refaire une santé".

Les anciens disparus, les habitudes retrouvées et quelques amis récupérés, ce n'est donc pas en parfaits étrangers qu'ils s'installèrent dans leur maison sur les bords de cette Charente rêvée.

En 1947, dès que les premiers bateaux furent mis au service des passagers pour rejoindre la métropole, je fis ma première traversée avec ma mère et mon petit frère à bord du "Marigot", destination : un Saint-Savinien vanté par mes grands-parents, mes parents, l'une de nos deux références en France, la famille de mon père étant originaire des monts du Lyonnais.

La plupart de ces bateaux étaient en fait des cargos bananiers aménagés pour transporter des passagers ; on avait transformé les "clayettes" (étagères pour ranger les bananes) en couchettes : le choix était restreint, car il n'y avait guère que ceux-là.

À compter de 1947 et jusqu'en 1957, Saint-Savinien fut mon seul objectif durant l'année, le "phare", la récompense bien souvent imméritée du bon petit cancre que je fus ; la menace inutile aussi, maintes fois brandie par des parents désespérés, persuadés qu'en cas d'exécution de la punition, j'aurais de toute façon rejoint Saint-Savinien et mes grands-parents... à la nage, s'il l'avait fallu.

Des vacances merveilleuses à patauger dans la vase dès que le reflux s'amorçait. Basculant des blocs, inventant des pièges de toutes sortes, générant de fatals remous, je créais des barrages qui ne manqueraient pas d'encourager perches, gardons, brèmes et anguilles à venir s'y abriter et profiter des plantureux repas... offerts par le brave **père Tournou**, le boucher, notre généreux pourvoyeur en tripailles de toutes sortes.

Pour mon plus grand bonheur et profit aussi — je mangeais systématiquement et égoïstement tout le produit de ma pêche — il me faut honnêtement reconnaître que le résultat n'était ni à la hauteur ni la juste récompense de mes efforts, mais comme il y avait beaucoup de poissons alors, et qu'ils ne savaient pas encore lire, écrire ou calculer la grosseur du fil employé, c'était très honorable !

Dans la vase, je trouvais un tas d'objets devenus trésors, une magnifique dague, cassée à mi-lame, tout en bronze, au manche torsadé. J'imaginai quel drame avait pu se jouer là ! Un jour, je trouvais même un pendant de boucle d'oreille, avec un petit diamant de dix centièmes... mon premier ! car il y en eut beaucoup d'autres, plus tard, ailleurs, bien loin...

Signe du destin ? sans doute, puisque finalement et peut-être à cause de cet amalgame fait de vase, de sable, de cailloux, d'observation durant des heures, de ce courant déroutant, qui changeait de direction toutes les six heures, des remous engendrés... un jour, plus tard, je découvris le métier de prospecteur géologue, spécialisé dans l'alluvionnaire ! loin de la Charente, au fin fond de l'Afrique noire... et de l'Amérique du Sud.

Ainsi réfractaire à l'effort, de toujours, mon subconscient ayant tout enregistré, compris ou peu s'en faut, les lois qui régissent la concentration des matériaux, peut-être à cause de ces heures passées sur les berges de la Charente, j'ai découvert à 22 ans un "métier-passion" : la prospection des gisements diamantifères. Enfin c'est la seule raison valable que j'ai trouvée ; je peux me tromper.

La maison de mes grands-parents était de modestes dimensions, avec un étage, puis un grenier. Détail très important : qui dit grenier sous-entend "œil-de-bœuf" ou... petite fenêtre. Bien sûr, pour mon plus grand bonheur, il y avait une ouverture sous le toit qui me permettait de voir au loin, en surplomb de la Charente, jusqu'au canal et même au-delà. Inhabituel spectacle pour moi.

Cette maison aurait appartenu à un armateur comme la plupart des habitations bâties sur le bord du fleuve de ce côté du village.

Après s'être appelé "la rue de la Grue", c'était devenu "le quai des Fleurs", probablement en raison de la rivalité qui opposait les propriétaires des jardins au bord de l'eau. C'était à celui qui avait la plus grande variété de fleurs, les plus belles, les plus odorantes.

Grand-père avait appelé le sien "La pibale", encore gravé sur le poteau.



Avait-il eu une arrière-pensée en me demandant de l'aider ce jour-là pour gâcher le ciment, graver ce nom devant moi dans la masse, avant qu'il ne prenne ; afin que je me souvienne ? Il écrivit et je me le rappelle plus de soixante ans après, comme si c'était hier... Gagné, **Grand-père** !

Devant la maison, donc de l'autre côté de la rue, le petit jardin, au fond une tonnelle ombragée où ma grand-mère se reposait en tricotant. Puis une balustrade en fer forgé, à l'opposé, un redan en pierre, assez large, bien pratique pour pêcher, mais interdit pour des raisons de sécurité, ce qui ne pouvait qu'en augmenter l'attrait, bien sûr.



Août 1957, Georges Geoffroy sculpteur,
quai des Fleurs, rive droite de la Charente

Autant cette façade était d'une simplicité, limite austère, autant l'intérieur était magnifique pour moi. D'abord, **Grand-père** ne cessait de le dire, donc cela ne pouvait qu'être vrai ; ensuite, j'aimais ces reflets de la lumière sur les moulures patinées de bois sombre qui recouvraient les murs à mi-hauteur du couloir. Tous ces panneaux s'encastrent l'un dans l'autre, pour monter à l'assaut de l'étage accessible par un escalier en chêne, un bijou.

À l'étage, c'était pareil. Pour moi qui avais grandi dans des murs peints à la chaux, il n'y avait "pas photo", ne connaissant pas d'autre maison, assurément, celle-ci était la plus belle.

Les deux premières années de mes vacances, nous avons pour voisins la famille **Lep lomb**. Le fils, **Jean**, était passionné de pêche. De dix ans plus âgé que moi, il était d'une extrême patience... et m'initia aux autres besoins des poissons, en fonction de leur espèce. J'eus confirmation que les tripailles, ce n'était pas mal pour les anguilles, mais quand il m'assura que les gardons étaient des bouffeurs de maïs, oh ! alors, il me fallut battre le rappel de mes basiques notions de respect. Résultat : mon virus pour la pêche.

L'année suivante à leur place, je trouvais la famille **Kholl**, couple de jeunes retraités qui avait acheté la maison des **Lep lomb**. J'en fus chagrin parce que mes grands-parents ayant oublié de me le dire auparavant, je m'étais fait un plaisir de retrouver **Jean** pour nos parties de pêche.

Madame **Kholl** qui avait été institutrice, avec toute la pédagogie due à sa formation, perçut très rapidement qu'allergique aux devoirs durant l'année scolaire, il était hors de question d'évoquer le sujet avec moi en août, surtout si elle tenait à ce que je lui fasse quelques petites courses au village, gage de l'estime que je lui portais. Il convient de préciser qu'elle était très généreuse et moi toujours disponible bien sûr.

Monsieur **Kholl**, lui, avait été cheminot. **Grand-père** le tenait en grande considération du fait qu'il avait été chauffeur de locomotive du temps où l'alimentation du foyer se faisait manuellement avec "la pelle à charbon" extrait du "tender". À son habitude, **Grand-père** m'expliqua en détail, et du coup le **père Kholl** devint un modèle pour moi, d'autant que c'était un grand gaillard sec, réfléchi, qui ne criait jamais, peu bavard, qui ne semblait pas se poser de questions ; j'étais très impressionné par son calme et son sang-froid.

Il acheta une grosse barque équipée d'un carrelet et nous partions des heures sur la Charente, au fil de l'eau, au gré des courants, flux et reflux. Les pêches étaient bonnes et **P'tit Guitou** un matelot pour une fois discipliné.

Entre deux sorties, il y avait **Michel Nebou**, un voisin, estivant parisien, mon aîné de deux ans, qui possédait un magnifique canoë canadien en lattes de bois verni. Autre virus.

Sur le quai des Fleurs, le seul inconvénient de mes vacances était que j'arrivais le premier et partais le dernier. Les camarades de mon âge arrivaient et repartaient tous en même temps. Les **Quessot** et d'autres... dont je ne me souviens pas des noms, car lorsqu'on est jeune...

Revenons à l'histoire du grand-père. Ils vécurent tranquilles et heureux une demi-douzaine d'années, puis **Grand-mère** souffrit d'un glaucome qui fut mal traité et elle perdit beaucoup de son champ visuel. Ensuite, ce fut le cœur...

Grand-mère décéda le 19 janvier 1959, onze ans après leur installation, à seulement soixante-neuf ans.

Depuis des années, madame **Definger** venait s'occuper des travaux de la maison devenus trop lourds pour ma grand-mère cardiaque et malvoyante.

Pour elle aussi, il devint difficile de traverser le village pour s'occuper de **Grand-père**. Quelques mois plus tard, elle proposait à mon grand-père un studio dans sa maison de Saint-Savinien au 19 de la rue Bel Air. **Grand-père** accepta principe et conditions.

Il vendit sa maison Quai des Fleurs, partagea la somme et les meubles entre ses héritiers, récupéra ses archives, livres, chevalet et pinceaux et s'en fut chez dame **Adrienne Definger**, dite "**Yeyenne**", une femme extraordinairement dévouée qui s'occupa parfaitement de lui, durant finalement quinze années.

En 1973, **Grand-père**, soucieux de ne pas devenir une charge trop lourde pour madame **Definger**, sollicita une place à la maison de retraite de Saint-Savinien (déplacée aujourd'hui) qui était alors près de l'église. Bien sûr, il y obtint immédiatement une chambre avec vue plongeante sur sa chère Charente. « *Très bon éclairage pour peindre* », déclara-t-il satisfait, il avait alors quatre-vingt-cinq ans !

Comme il n'y avait que dix-neuf pensionnaires, pour une structure de quarante, « *les deux premières années furent idylliques* », m'a-t-il dit. Après ce fut une autre histoire...

En 1976, **Grand-père** eut la fâcheuse idée "de donner son corps à la science" sous couvert de la faculté de médecine de Bordeaux. Bien évidemment, il fut impossible de le raisonner. Blagueur, il plaisantait sur le sujet, prétendant que grâce à lui, les jeunes toubibs et apprentis chirurgiens découvrirait — peut-être ? — le secret de la longévité forcenée et les raisons de la survivance d'un avorton réformé par l'armée, en 1913, pour "déficiência physique". Il ne l'avait pas digéré celle-là, bien qu'elle lui sauvât probablement la vie par sa non-participation à la guerre de 1914-1918. Chagrin cependant, parce que lui, le principal intéressé, ne connaîtrait pas le résultat de leurs observations.

Grand-père passa presque cinq ans à la maison de retraite. En avril 1979, il se cassa le col du fémur, en glissant dans la montée du Peu pour aller faire ses courses au village, à 90 ans !

La réglementation de l'époque ne permettait pas de le garder à la maison de retraite. Il était de ce fait susceptible d'être dirigé vers l'hospice après avoir été opéré : impensable pour nous. Mon frère cadet, **Roland**, eut le bon réflexe ; il traversa la France, le récupéra à sa sortie de l'hôpital de Saintes et il le transféra à Toulon, au domicile de son autre petit-fils, moi-même, celui-là dont il avait eu à s'occuper, durant ses cinq premières années à Sfax, pendant la guerre... La boucle était bouclée.

Arrivé à Toulon le 12 juillet 1979, pris en charge par sa fille, ma mère, après trois ou quatre alertes sans conséquence — probables gags pour tester la réactivité des pompiers ? — **Grand-père** nous quitta la veille de ses quatre-vingt-dix-neuf ans, le 30 novembre 1988.

Vraisemblablement heureux d'une dernière bonne farce faite à monsieur le Maire qui préparait son écharpe pour honorer un nouveau centenaire, et peut-être rajouter un surcroît de perplexité aux étudiants en médecine "qui allaient pouvoir y regarder de plus près", puisque finalement, il avait encore augmenté son score prévisionnel de treize années !

Voilà pourquoi la date du décès de **Georges Geoffroy** n'est toujours pas mentionnée sur le petit livre de marbre blanc prévu à cet effet, posé sur la tombe du cimetière de Saint-Savinien, en dépit d'une date de naissance que lui-même avait fait inscrire, en prévision de... « *Pour l'excellent motif qu'IL est : absent.* »

C'est bien la seule fois où **Grand-père** nous aura fait faux bond.

Guy Lelogeay



Huile de Georges Geoffroy, exposée durant de longues années salle des mariages et, aujourd'hui, salle des commissions.